

Causerie littéraire

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **19 (1890)**

Heft 2

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En voilà assez, et pourtant nous n'avons choisi que les exemples les plus frappants contenus dans les trente premières pages du livre en question.

(A suivre.)

P. U.

Causerie littéraire

De la science, toujours de la science ! cela peut devenir insipide à la fin. Puis le moment n'est vraiment pas bien choisi pour une causerie scientifique. Qui aujourd'hui s'occupe encore de physique, de bactériologie, d'astronomie lorsque cette farceuse « d'influenza » comprime tous les cerveaux, même les plus volumineux, ceux des monarques comme ceux des savants. Nul doute que la plupart des lecteurs du *Bulletin* n'aient aussi payé leur tribut à cette mystérieuse « influence. »

Bien que vivant très retiré et à l'abri des grands courants, Jean Furet a cependant eu maille à partir avec cette espèce d'épidémie nihiliste, venue du pays des Cosaques.

Heureusement pour lui comme pour bien d'autres, il n'en est point mort, car « il vit encore ». Seulement il lui est resté une sorte de manie qui le pousse à parler « littérature », bien que le téméraire ait fait « ses humanités » dans les feuillets rouges du petit dictionnaire de Larousse !...

Tristes résultats de l'influenza, malgré son ignorance des classiques latins et grecs, il a rêvé qu'il était « critique » et comme tel devant faire part de ses impressions au monde littéraire !...

Les approches d'une nouvelle année font ordinairement éclore de tous côtés une infinité de publications envoyées à l'essai. On est jamais plus connu que dans ces moments-là. Vous êtes tout étonné que votre nom soit connu si loin, alors que pendant le reste de l'année vous êtes aussi ignoré, aussi inconnu qu'un solitaire dans son ermitage.

On ne peut s'empêcher d'admirer une pareille sollicitude de la part de ces hommes qui veulent à tout prix vous instruire, vous récréer, vous faire partager leurs idées et leurs lumières.

Malheureusement quelquefois ces gracieusetés partent d'un naturel suspect. Sous des dehors aimables, calins, bons enfants, quelques-unes de ces publications contiennent de bonnes petites doses de poison moral, bien caché sous des fleurs de littérature au parfum délicieux.

Dans ces occasions-là, il faut agir comme le vieux rat du fabuliste et se dire :

Eh ! eh ! ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille.

Oui, il faut se défier, car parmi cette avalanche de publications, il y en a de celles qui sont uniquement destinées à propager les œuvres dangereuses et malsaines des écrivains et romanciers naturalistes, tels que Zola et ses disciples ; tels que Guy de Maupassant, Paul Bourget et tant d'autres qui ne craignent pas d'étaler au grand jour les brutalités et les turpitudes de leurs héros. « Ces auteurs, dit un censeur, nous livrent la peinture impitoyable d'un monde qui ne croit plus à rien, n'espère plus à rien, n'aime plus rien ». Ce sont de ces œuvres infiniment démoralisantes dont Francis Melvil a dit : « Quand on a fini, on jure de ne jamais rouvrir le livre, et l'on reste longtemps triste, meurtri moralement, honteux de soi-même, mais honteux d'une mauvaise honte, une de ces hontes qui, au lieu de nous amener au repentir et de nous rendre meilleurs, nous impriment dans l'âme une tache de corruption, nous creusent au cœur une plaie envenimée, tenace, lente à guérir. »

Quelques écrivains, et ce sont peut-être les plus dangereux, voudraient faire passer leurs romans pour des traités de morale et vous diront que la jeunesse doit tout connaître pour se prémunir contre les entraînements et les passions du monde. Ainsi, pour ne citer que deux exemples, Alphonse Daudet n'a-t-il pas écrit à la première page d'un de ses plus mauvais livres cette écœurante dédicace : « Pour mes fils, quand ils auront vingt ans ! » Paul Bourget dédie de même à un jeune homme son dernier livre : un tissu de séductions, de suicides et d'assassinats !

Etrange manière de comprendre la morale ! O la belle éducation que vont recevoir ces fils de romanciers et tous ces jeunes gens qui puiseront de pareils préceptes de morale dans de tels livres !

« Jeune homme, lisez l'histoire édifiante de ces affreux corrupteurs, de ces assassins, de ces dégoûtés de la vie ; repaissez votre jeune imagination impressionnable et vagabonde de ces hideurs, mais alors soyez de grands hommes, des modèles de bonne conduite. » Exaltez et cultivez en vous toutes les grandes vertus, ces grandes énergies en dehors desquelles il n'y a que flétrissure présente et qu'agonie finale ¹. »

Voilà bien les navrantes aberrations dans lesquelles tombent ces prétendus moralisateurs dont les œuvres sont cent fois plus corruptrices que celles des Zola qui ont au moins la franchise d'être ouvertement mauvaises.

En faut-il davantage pour démontrer les dangers qu'il y a pour la jeunesse surtout d'accueillir, sans les connaître, ces publications dangereuses qui pour la plupart vous allèchent par le bon marché, par les primes et par les réclames les plus funambulesques et les plus comiques que l'on puisse imaginer.

Une revue littéraire sérieuse, respectueuse envers ses lecteurs,

¹ Paul Bourget, *A un jeune homme*.

ne produisant que des œuvres saines, vivifiantes, ne blessant ni la religion, ni la morale, une pareille publication se recommande par elle-même et par le nom de ses collaborateurs aux familles et à la jeunesse studieuse. Certes, les publications vraiment honnêtes ne manquent pas ; mais, s'il m'était permis d'entrer ici dans la question d'argent, je dirais que les fournisseurs de littérature malpropre et incrédule ont beaucoup mieux compris que nous l'avantage de la lecture à bon marché. C'est par ce moyen que les œuvres des auteurs dangereux parviennent à se faufiler dans les milieux où domine la classe pauvre et ouvrière.

Je lisais dernièrement qu'une ligue contre les livres et les gravures ponographiques, s'était fondée quelque part dans la Suisse romande. On ne peut qu'applaudir à une pareille initiative et souhaiter qu'une telle croisade s'organise là où la littérature corruptrice a établi ses sentines.

Nous assistons à un développement considérable du goût de la lecture. Ce n'est pas un mal en lui-même. La reine Christine n'a-t-elle pas dit « que la lecture est une partie du devoir de l'honnête homme. » Mais ce qu'il faut empêcher, c'est la lecture des romans réellement mauvais dont je viens de parler. Il faut que les bonnes lectures, la littérature saine puisse, par son prix modique, pénétrer au sein des familles.

Nul, à mon avis, n'a mieux compris cette puissance de la presse instructive à bon marché que les frères Benziger à Einsiedeln. Ils publient depuis tantôt vingt-quatre ans une excellente revue, *l'Ancien et le Nouveau monde* qui n'a qu'un défaut : celui de paraître en langue allemande. C'est le journal de la famille dans toute l'acception du mot, d'un prix très modique, à la portée de tous.

La partie littéraire est rédigée par les écrivains catholiques les plus en vue de la Suisse et de l'Allemagne. Il suffit de citer Philippes Laïcus dont la revue publie en ce moment un roman des plus attachants, des mieux écrits, un roman historique *Pape ou empereur* ; M. Edhor qui a écrit deux œuvres qui ont eu un grand succès *Les cœurs d'or* et cette année seulement *Le sacrifice de l'honneur* ; Paul Frédéric, l'auteur de cette nouvelle campagne, *La fille des Zigeunes*.

Cette revue publie chaque année un voyage inédit des plus intéressants. L'année passée, c'était le récit d'une exploration dans le sud du Brésil. Cette année, un aimable père d'Einsiedeln nous décrit les belles montagnes du centre de la Suisse, et nous raconte avec des détails curieux l'invasion des armées étrangères en l'année 1798, de triste mémoire. Nous y avons lu aussi un article très savant sur l'hypnotisme traité au point de vue catholique. Mais ce qui est mieux encore, c'est l'illustration ; elle n'est nulle part ailleurs plus artistique. C'est un véritable musée que la collection de cette revue pour ceux qui n'ont ni les moyens ni le temps de visiter les musées de peinture.

Aussi, avec quel plaisir ne voit-on pas arriver le facteur vous apportant un numéro de cette belle publication qui vous réserve chaque fois d'agréables surprises.

Une autre revue littéraire qui a conquis beaucoup de sympathies, c'est le *Semeur*, qui a pour rédacteur un jeune poète très goûté, l'auteur de *l'Ame des choses*, M. Charles Fuster. On a déjà fait ici quelques réserves. On a dit « que la jeunesse ne devait pas exclusivement chercher ses inspirations dans cette publication », mais je crois que tous ceux qui aiment une saine littérature peuvent la lire sans danger. Je ne sais pourquoi cette revue a conquis toutes mes préférences. Peut-être est-ce la diversité des sujets ou mieux encore ces petites nouvelles au style alerte, ces échappées dans la vie humaine, ces petits drames tantôt tristes comme « Bouquets de bruyère », tantôt gaies et joyeuses comme « Le tambourinaire de Cassis », de Camille Allary. Comme cela vous plaît, vous repose, vous délecte, et vous fait prendre en grippe tous ceux romans de longue haleine qui, souvent, vous produisent le même effet qu'une infusion de pavot somnifère!

Voilà les impressions un peu « vulgaires » du soussigné. Il souhaite pour lui qu'elles ne le fassent pas malheureux comme le chien de Brisquet

Qui n'allit qu'une fois au bois,
Et que le loup mangit.

Jean FURET.

COMPTE RENDU

du XI^e Congrès scolaire de la Société des Instituteurs
de la Suisse romande à Lausanne

LES 14, 15 ET 16 JUILLET 1889

Ce rapport, qui vient de paraître, renferme quelques pages qui peuvent intéresser nos lecteurs, malgré l'intervalle qui nous sépare de l'époque de l'assemblée générale des instituteurs de la Suisse romande. Donnons-en quelques extraits.

La première question traitée dans ce congrès avait pour objet :
Le raccordement des études primaires et secondaires.

Voici comment cette question était formulée :

a) Est-il désirable que l'école primaire soit la base et la pépinière des établissements secondaires, classiques et spéciaux : collèges classiques, écoles industrielles (collèges français), écoles supérieures de jeunes filles ?

b) Les programmes de l'enseignement primaire et ceux de l'ensei-